

*Une Méditerranée élargie**

SALVATORE BONO
PRESIDENT HONORAIRE DE
LA SIHMED

Au temps du Partenariat euro-méditerranéen, entre 1995 et 2005 à peu près, les discours sur la Méditerranée se sont multipliés comme jamais auparavant, en une prolifération quasi 'pathologique'. Predrag Matvejevic dans son *Bréviaire méditerranéen* a écrit que « le discours sur la Méditerranée a pâti de la faconde méditerranéenne » ; de même, pour le sociologue italien Franco Cassano, la Méditerranée a été le « royaume des congrès, des expositions, des festivals et des salutations de présidents ». M. Cassano se référerait à l'Italie, mais même les Forums annuels de la société civile, promus par le Partenariat euro-méditerranéen (au total, une dizaine dans différents pays) pouvaient donner l'impression de Festivals mal organisés, sans programme préalable, avec des discours improvisés, sans publication d'*Actes* (après le premier et le deuxième Forum), et surtout sans aucune conséquence. Dans ce cadre-là et dans l'ensemble des occasions semblables, trop de personnes parlaient en effet de la Méditerranée sans faire l'effort de préciser au préalable la nature de l'objet considéré, comme si sa définition était évidente et partagée par tous.

Parfois, heureusement, quelqu'un posait des questions et faisait état de réserves. Par exemple : quelles limites assigner à l'espace méditerranéen ? Un autre affirmait : « toute étude ayant trait à la Méditerranée ne peut pas esquiver la question de sa démarcation » ; un troisième reconnaissait : « dire ce qu'est la Méditerranée est toujours risqué ». Mais presque personne ne se préoccupait de trouver des réponses claires, ou alors n'osait en donner.

Après avoir écouté tant de discours, j'estime indispensable de préciser des termes et des concepts. Mieux vaut avoir des doutes ou des alternatives claires plutôt que des convictions fermes mais vagues.

Des géographes ont fait observer que sur notre terre il y a d'autres mers 'entourées de terres' mais que notre mer est la Méditerranée par antonomase, par excellence ; c'est ce qu'affirme le géographe français Jacques Bethemont dans sa *Géographie de la Méditerranée* (2000) : « La Méditerranée est la Méditerranée, il n'y a qu'une Méditerranée ». Pourtant, selon Fernand Braudel, le grand historien dont nous reprendrons bien d'autres suggestions, « La grande mer intérieure n'est pas une mer, mais une large succession de plaines liquides communiquant entre elles par des portes plus ou moins larges ». Une question majeure se pose, par exemple, à propos de la mer Noire, que certains géographes considèrent comme faisant partie intégrante de la Méditerranée, et d'autres non. Selon la définition retenue, la Méditerranée s'étendrait sur presque 3 millions de km², ou sur

* Conférence présentée le 6 octobre 2017 à Ajaccio lors de la session du Comité directeur de la SIHMED.

2 500 000 (dans plusieurs répertoires encyclopédiques et autres instruments de consultation on trouve l'une ou l'autre surface, sans explications).

Pour ma part, je préfère inclure la mer Noire, pour des raisons géographiques, au-delà des raisons historiques qui les renforcent : la vie même de la Méditerranée dépend de la mer Noire qui reçoit les eaux de grands fleuves, le Danube et les fleuves russo-ukrainiens, et apporte à la Méditerranée un courant d'eaux froides ; cela permet de compenser la forte évaporation méditerranéenne, car les eaux du Nil, du Rhône, du Po et autres n'y suffiraient pas ; sans la mer Noire il n'y aurait pas de Méditerranée.

Au-delà de la mer proprement dite, le terme Méditerranée dans son acception la plus commune désigne aussi la région terrestre située tout autour du périmètre côtier, région directement influencée par l'étendue marine : on pourrait la désigner comme la Méditerranée climatique ou le bassin méditerranéen. Les limites de ce territoire géographique sont discutées : vers le nord on peut faire référence à la présence des oliviers, vers le sud à la présence de grandes palmeraies, début du désert. Mais aucun choix n'est dépourvu de contradiction, et d'autres chercheurs se réfèrent plus volontiers à la culture de la vigne : dans ce cas, la Méditerranée terrestre s'élargit considérablement.

Matvejevic, homme de lettres plutôt géographe que historien, emploie des mots très suggestifs :

« Ses frontières ne sont inscrites ni dans l'espace ni dans le temps. Nous ne voyons pas comment les déterminer, ni en fonction de quoi. Elles ne sont ni historiques, ni ethniques, ni nationales, ni étatiques : cercle de craie qui sans cesse se trace et s'efface, que vagues et vents, œuvres et inspiration élargissent ou restreignent. »

Écoutons aussi d'autres mots, ceux du géographe Bethemont déjà cité :

« De toute évidence, la définition de l'espace méditerranéen implique souplesse et même subjectivité : telle région peut être totalement intégrée à l'espace méditerranéen, telle autre région ou tel pays ne le sera que dans une telle ou telle perspective économique, sociale ou politique. »

Passons donc directement à l'histoire et à la politique, puisque – j'anticipe sur ma réflexion – la Méditerranée élargie, c'est la Méditerranée de l'histoire, de Braudel (je vous lirai plusieurs citations de lui). Cette Méditerranée de l'histoire pourrait ouvrir des perspectives politiques, faciliter le passage du discours sur une Méditerranée au passé millénaire à celui sur une Méditerranée à venir. Il serait illusoire d'imaginer l'avènement de celle-ci dans un futur proche mais on peut le souhaiter, et œuvrer à sa construction.

Depuis qu'est apparue l'idée de la Méditerranée, elle a été conçue comme l'ensemble des pays ou États riverains de la grande mer intérieure ; cela semble clair, simple, indiscutable. Or l'histoire de l'idée de la Méditerranée commence il y a à peine deux siècles, l'« invention » de la Méditerranée – comme Madame Anne Ruel l'a appelée – remonte à moins de cent cinquante ans : elle est donc toute récente si on la compare à l'histoire de la Méditerranée depuis le début de la présence de communautés humaines dans cette région. (L'idée trouve son origine avec le grand Corse, Napoléon, et son expédition d'Égypte : la Méditerranée redevient alors un grand champ d'affrontement dans l'histoire mondiale,

comme deux ou trois siècles auparavant. Le monde arabo-islamique, en décadence, n'est plus personnifié par le Grand Turc, et ne menace plus l'Europe : les États européens revendiquent à nouveau leur contrôle et leur hégémonie sur la grande mer, vue désormais comme un 'ensemble'.)

Un disciple du philosophe Saint-Simon, Michel Chevalier (1806-1879), débordant comme son maître d'enthousiasme et de foi dans un progrès rationnel et universel de l'humanité, proposa le projet d'un *Système de la Méditerranée* (Paris, 1832) mais les bonnes intentions du jeune auteur étaient dépassés : la France de la Restauration avait déjà détruit le nid de pirates barbaresques en occupant Alger en juillet 1830, qui est le début du colonialisme européen en Méditerranée. (Juste après cette occupation, le philosophe allemand Hegel, dans sa *Philosophie de l'histoire*, prophétisait que l'Afrique du Nord « devrait être liée à l'Europe et le sera ».)

L'histoire marchait désormais vers une direction, on le sait : les rives méridionales et orientales de la grande mer intérieure – sauf la Turquie anatolienne – seront assujetties à l'une ou l'autre puissance européenne, à divers titres mais dans le même cadre idéologique et politique ; on en connaît les étapes entre le XIX^e et le XX^e siècle, de l'Algérie aux pays arabes du Levant, anciennes provinces de l'Empire ottoman.

Vers la fin du siècle du colonialisme, le XIX^e, le géographe Élisée Reclus dans sa *Nouvelle Géographie Universelle* (Paris, 1887) 'invente' la Méditerranée : il ne considère plus la Méditerranée comme une simple réalité géographique, mais lui donne explicitement et définitivement la reconnaissance de « sa prééminence sur toutes les autres mers », en tant que lieu où se sont affirmées et rencontrées les civilisations qui ont engendré directement la civilisation européenne. La Méditerranée est donc 'consacrée' comme le berceau des civilisations et « devient une valeur ». Avant Reclus, un prêtre d'Ombrie, Giuseppe Cernicchi, presque inconnu de nos jours, publiait un livre dédié au pape Léon XIII – j'en ai récemment dirigé une réédition – au titre suggestif *Il bacino del Mediterraneo considerato nei suoi rapporti con la civiltà* (Perugia, 1882) où il exalte lui aussi la Méditerranée mais sans aucune revendication nationale, en soulignant, entre autres, que la Mer intérieure « réunit, au lieu de les séparer, toutes les grandes régions les unes aux autres ».

A partir des deux dernières décennies du XIX^e siècle, le discours sur la Méditerranée se renforce car les îles et les pays de la rive sud sont atteints par les visées expansionnistes concurrentielles des puissances européennes : France, Angleterre, Espagne, Italie. L'idée d'une Méditerranée unitaire – à l'époque on parlait d'une 'unité méditerranéenne' – est donc l'idée coloniale d'une 'Méditerranée européenne', qui en effet se réalise largement pendant les décennies suivantes. La Méditerranée est exaltée et mythifiée en tant que 'berceau' de la civilisation – au singulier, car on parle d'une seule civilisation – gréco-romaine, et en tant que chrétienne, latine et germanique aussi. Les 'autres' – et ceux-ci sont tout d'abord les Arabes – sont des 'barbares' qui détruisent. À propos de ces thèses, on pourrait composer une riche anthologie, surtout d'auteurs italiens, français, espagnols. Quant aux autres Européens qui s'intéressent à ces questions, leurs affirmations vont dans le même sens.

Deux auteurs allemands, dans un livre de 1936, partageaient la foi dans une civilisation méditerranéenne (c'est-à-dire européenne), qui assimilerait les 'autres' ; je cite, dans la traduction française, quelques lignes de l'ouvrage *Das Mittelmeerraum* de Hans Hummel et Wulf Siewert :

« Ce ne peut plus être qu'une question de temps : les autres cellules islamiques des bords de la Méditerranée, précisément à cause de leurs efforts nationalistes, qui les éloignent du panislamisme, s'associeront au moins en gros à cette volonté de civilisation méditerranéenne. »

Heureusement, il y a eu, même à cette époque, quelques voix dissidentes, appelant à reconnaître la dignité et les droits des 'autres' ; je rappelle Gabriel Audisio, d'origine italienne, et Albert Camus, qui vivait alors dans l'Algérie française.

L'idéologie euro-centrée de la civilisation ne mentionne pas un choc de civilisations, mais un primat, la survivance, l'unicité d'une seule civilisation digne de ce nom, la civilisation européenne. Cette conviction a été diffusée d'une façon si efficace qu'elle perdue chez beaucoup de monde dans nos pays. Dans un recueil de contributions sous le titre *Idéaux de la Méditerranée* (1997), le médiéviste renommé Georges Duby, qui l'a dirigé, affirme encore que la civilisation méditerranéenne a subi deux chocs : d'abord, celui des Barbares qui « apportèrent une autre culture, d'autres valeurs, et surtout, sans le vouloir, par bêtise, détruisirent, dégradèrent », puis, le choc de l'Islam « beaucoup plus brutal ». Cette vision est commune à la majorité des contributeurs du livre. Si on est optimiste, on peut qualifier ces positions de résiduelles, mais l'examen de discours publics contemporains montre que subsiste la trace de cette conception séculaire.

Revenons maintenant à la Méditerranée constituée par les pays riverains et regardons les diverses *Histoires* de la Méditerranée – elles sont peu nombreuses si on les compare aux histoires de l'Europe ou d'un seul pays européen parmi les majeurs. Chacune de ces histoires traite le thème selon le choix de l'auteur ou des auteurs en donnant plus ou moins d'espace à chaque thème et à chaque sujet particulier. Examinons la plus méditerranéenne des histoires de la Méditerranée, celle de Fernand Braudel. Au départ, il prend en compte le milieu, c'est même l'un des traits de sa vision. Eh bien, voyons le titre de certains paragraphes : *La grandeur turque : de l'Asie mineure aux Balkans* ; *Les Turcs dans les plaines de l'est balkanique*, et ainsi de suite. Si on s'arrête sur certains événements cités, on peut même rester perplexe : ainsi, il consacre plus de pages aux batailles de Mühlberg, en Saxe, et de Saint-Quentin, dans la France du Nord, qu'à celle de Lépante ! Mais quittons ces jeux arithmétiques, et venons-en aux réflexions explicites et directes, le chapitre III, sur *Les confins ou la plus grande Méditerranée* où Braudel semble exprimer des hésitations. Je cite :

« Prétendre qu'une certaine Méditerranée *globale* intéresse aussi bien, au XVI^e siècle, les Açores ou les rivages du Nouveau Monde que la Mer Rouge ou le golfe Persique, aussi bien la Baltique que la boucle du Niger, c'est la voir comme un espace-mouvement trop extensible. »

Il revient aux limites géographiques traditionnelles, rappelées au début : l'olivier, les palmeraies, mais tout de suite il amorce un mouvement de repli, ce qu'on lit dans la page suivante :

« Or, selon les exigences de l'histoire, la Méditerranée ne peut être qu'une zone épaisse, prolongée régulièrement au-delà de ses rivages et dans toutes les directions à la fois [...] foyer lumineux dont l'éclairage ne cesserait de se dégrader, sans que

l'on puisse marquer sur une ligne dessinée une fois pour toutes le partage entre l'ombre et la lumière. »

Plus loin, il nous propose une autre réponse :

« La Méditerranée (et la Plus Grande Méditerranée qui l'accompagne) est telle que la font les hommes. La roue de leur destin fixe le sien, élargit ou rétrécit son domaine. »

Il l'explique et développe ainsi :

« Ces circulations d'hommes, de biens ou tangibles, ou immatériels, dessinent autour de la Méditerranée des frontières successives, des auréoles. C'est de cent frontières qu'il faut parler à la fois : celles-ci à la mesure de la politique, ces autres de l'économie ou de la civilisation. »

Aussitôt il pose des questions nouvelles, l'une après l'autre, sans apporter de réponse ; sans le dire, il avoue une incertitude ; néanmoins, il exprime avec fermeté un nouveau point d'arrivée :

« Si l'on ne met pas en cause ce large espace de vie diffusée, cette Plus Grande Méditerranée, il sera souvent malaisé de saisir l'histoire de la mer Intérieure. »

On pourrait dire que Braudel cherchait l'histoire d'une mer et qu'il a rencontré l'histoire du monde méditerranéen. Mais pourquoi cette analyse si longue ? Le titre de son livre l'annonce pourtant clairement : *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'âge de Philippe II*. Il ne s'agit pas d'une expression rhétorique ; mais lui-même a écrit :

« Étudier cet ensemble vivant, largement étendu dans l'espace, tel est l'objet de ce livre auquel, non sans réflexion, nous avons donné pour titre : la Méditerranée et le monde méditerranéen. Querelles des mots ? Non, programme raisonné. »

L'avantage n'est certes pas de simplifier la tâche, en mieux orientant l'enquête, de laisser aux problèmes leur ampleur et leur vraie physionomie. A la Méditerranée des historiens, étriquée, calquée sur celle des géographes, bien barricadée du côté des terres, nous croyons qu'il faut substituer cette Méditerranée largement ouverte, telle qu'elle a été respirant sur le vaste monde. C'est même souvent en s'éloignant de la mer sur ces frontières variables poussées très loin vers l'intérieur des terres que l'histoire d'ensemble de la Méditerranée se révèle le mieux à l'observation. » (1949, p. 141)

Lorsque que, en 1953, les Italiens ont fait à l'historien alsacien l'honneur de la première traduction de cette œuvre – une superbe réalisation du point de vue éditorial, deux volumes illustrés et reliés – ils en ont changé le titre qui est devenu *Civiltà e imperi del Mediterraneo nell'età di Filippo II*. Pour les Italiens, la référence à un monde méditerranéen n'était

pas nécessaire : pour eux, comme pour d'autres peuples de la grande mer intérieure, orgueilleux et jaloux, leur *Méditerranée* est déjà un monde, qui appartient à eux seuls.

Le titre de l'édition italienne, que nous avons critiqué, nous donne par ailleurs une clef décisive pour définir ce monde méditerranéen du titre braudelien. Le mot est *Civiltà* (civilisations, au pluriels comme le terme *imperi* qui suit). L'histoire du monde méditerranéen peut être justement conçue comme une histoire des civilisations et des cultures dans l'aire méditerranéenne depuis les origines les plus lointaines jusqu'à nos jours. De quelles civilisations s'agit-il ?

Une histoire à part entière ne peut ni choisir, ni privilégier. On peut utiliser la référence habituelle aux trois religions monothéistes qui caractérisent chacune une civilisation, des pays et des communautés. Mais l'histoire de la Méditerranée, de ses civilisations – et de leurs racines les plus lointaines – commence bien avant la révélation du Dieu unique. Par ailleurs, des éléments composant toutes ces civilisations sont arrivés de plus loin et ont été intégrées dans les civilisations méditerranéennes ; ils sont venus d'Afrique noire, par l'intermédiaire de l'Égypte pharaonique, ou d'Asie centrale ou de la région proche de la Mer Noire, donc de la Méditerranée. (Notre référence aux religions ne doit pas nous faire oublier le fait que dans la réalité présente du 'monde méditerranéen' – surtout de la partie européenne – existent des aspects et des valeurs indépendants d'une quelconque réalité transcendante par rapport à la présence et à l'histoire de l'humanité.)

Si les civilisations, leurs origines et leurs héritages, leurs échanges, hybridations, contaminations, 'corruptions' (de collègues ont appelé la Méditerranée *the corrupting sea*), leurs confrontations militaires et politiques, si tout cela était l'histoire du monde méditerranéen que Braudel nous a montrée, quel est donc son espace ? Quelle serait donc cette Méditerranée élargie ? Pour y arriver à le proposer, posons-nous encore quelques questions.

Quel sens cette histoire de la Méditerranée, en tant qu'histoire des civilisations de la Méditerranée, pourrait-elle avoir si on prenait en compte, par exemple, la Phénicie antique ou l'Égypte des pharaons mais non la Mésopotamie des Sumériens et des Babyloniens ? César et Arminius ne font-ils pas partie de la même histoire que Théodoric, ainsi que les évêques Saint Ambroise, arrivé à Milan en venant de Trèves, et le berbère algérien Saint Augustin ? On pourrait donner des centaines d'exemples de ce genre. Comment peut-on concevoir la composante arabo-islamique de notre histoire en excluant la péninsule d'où sont venues ces populations, englober les Omeyades de Syrie mais non le califat de Bagdad, la ville des *Mille et Une Nuits* ? Comment considérer que la Jordanie est méditerranéenne mais pas l'Iraq ? L'empire de Charlemagne ne s'étendait pas du nord de l'Allemagne jusqu'à la Provence, plus tard le Saint Empire romain-germanique des Hohenstaufen n'atteignait pas la Sicile, déjà arabo-musulmane, ainsi qu'on on pourrait définir Frédéric II *stupor mundi*, aussi comme l'empereur d'un monde méditerranéen ? Combien d'États européens n'ont-ils pas aussi été méditerranéens, du royaume de Hongrie à l'empire des Habsbourg, de la Macédoine d'Alexandre à la Bulgarie d'avant la fin de la Première Guerre mondiale ? Peut-on dire que le Portugal est méditerranéen, mais pas la Serbie actuelle ?

Si on veut tracer une histoire de la pensée philosophique de l'Europe, peut-on ignorer Averroès et les traducteurs arabes de Tolède ainsi que la *Ethica more geometrico demonstrata* du juif Baruch Spinoza exilé à Amsterdam ou la philosophie d'Immanuel Kant se promenant par les rues de Königsberg, à l'extrémité de la Prusse orientale ?

Quelle est donc cette Méditerranée élargie ou pour mieux dire ce monde méditerranéen de Braudel ? Toute l'Europe, de Lampedusa à la mer Arctique – en tout cas en étant l'Europe institutionnelle une réalité politique unitaire – après Israël et la Turquie, deux États étroitement liés à l'Europe par leur histoire, et méditerranéens de plein droit, et enfin les pays arabes, de leur péninsule originaire jusqu'à l'Atlantique ; seulement dans ce cercle des pays on peut, à mon avis, considérer l'histoire des civilisations du monde méditerranéen.

Je suis conscient par ailleurs que cet élargissement du monde méditerranéen peut susciter perplexités et objections ; nous pourrions bientôt échanger à ce sujet. Certes la mer Méditerranée et la région géographique méditerranéenne possèdent une séduction puissante pour ceux qui l'habitent et pour ceux qui y viennent en vacances, pour tous ceux qui ressentent la fascination de la nature, de la poésie, de la littérature et de toutes les expressions d'art que la Méditerranée géographique a inspirées, fascination qu'elle conserve en grande partie.

Si quelqu'un juge trop audacieux d'agrandir ainsi une Méditerranée géographique ou géopolitique traditionnellement restreinte, ajoutons que certains chercheurs sont arrivés eux aussi à élargir la Méditerranée traditionnelle.

Par exemple, un auteur faisant autorité en géopolitique, Yves Lacoste, dans *Géopolitique de la Méditerranée* (2006), écrit à la fin d'une longue introduction intitulée 'La mer Méditerranée et le grand ensemble géopolitique méditerranéen' :

« Mais on peut aussi former un ensemble en prenant non seulement en compte les États qui sont autour de la mer Méditerranée, mais aussi des États et des forces qui, sans être riverains et malgré la distance, ont une grande importance dans des situations géopolitiques situées en bordure de cette étendue marine [...] Il est utile pour y voir plus clair d'étendre à plus de 7000 km la dimension d'un grand ensemble géopolitique méditerranéen. »

Il ne s'agit en aucun cas de nier cette Méditerranée 'région', de l'oublier, de ne plus pouvoir partager avec d'autres son identité spécifique. Cela vaut comme pour tout cercle identitaire que chacun de nous partage avec d'autres à divers degrés, chacun, individu ou groupe, communauté ou peuple, conservant son appartenance à une religion, une foi, une culture, une 'patrie' locale, une histoire évidemment aussi, de dimensions plus restreintes. Mais l'histoire nous a aussi montré, et elle peut nous montrer encore plus clairement, que nous partageons des liens historiques de plus longue durée et plus forts à l'échelle des trois continents (Europe, Afrique, Asie), ce qui est bien plus large que le cercle géographique mentionné au début. Enfin, ce que nous appelons ici le monde méditerranéen, n'est à son tour qu'une partie d'un monde géographique et humain bien plus grand.

Il doit être clair aussi que l'engagement pour une histoire de la Méditerranée élargie ou du monde méditerranéen dont nous a parlé Braudel n'exclut pas les histoires à une autre échelle ou avec d'autres approches. On continuera à faire de la micro-histoire et de l'histoire nationale, d'une ville ou d'une région, de la région méditerranéenne de jadis, de l'époque de corsaires ou des rivalités coloniales des puissances européennes, riveraines ou non ; on fera de l'histoire sur des sujets plus spécifiques et restreints sans lesquels d'ailleurs on ne pourrait opérer de synthèses plus larges, au niveau du monde méditerranéen.

Avant de conclure, je voudrais rappeler que notre Société des historiens de la Méditerranée (SIHMED) a cherché à mener des actions concrètes dans cette direction, dans le cadre du Partenariat euro-méditerranéen ; celui-ci aurait dû se développer entre 1995 et 2015, mais sa vitalité a diminué au bout d'une décennie. Dans le cadre de plusieurs initiatives de dialogue et de coopération, notre SIHMED avait présenté un projet appelé *HistMed* (Histoire de la Méditerranée) dans l'ensemble du Pôle Euro-Med Sciences Humaines géré dans la Maison de la Méditerranée d'Aix-en-Provence entre 1998 et 2000, financé pour sa phase de faisabilité par l'Union européenne. Malheureusement, après la présentation d'un gros Rapport-projet collectif, tout c'est arrêté ; le projet *HistMed* a survécu quelques années dans le cadre des initiatives promues par la Fondation euro-méditerranéenne d'Alexandrie, mais cette Fondation n'a pas non plus eu le succès qui aurait été nécessaire.

Souligner cette connexion historique et/ou géopolitique d'un monde méditerranéen plus ample comporte une signification politique. Si un monde méditerranéen a partagé une histoire commune, il y a donc un héritage historique commun, même si cette histoire, à côté d'échanges et d'ententes, est faite aussi d'hostilités et de guerres, entre peuples et États qui appartenaient pourtant à des civilisations identiques ou proches, comme les guerres entre Gênes et Venise, entre Florence et Pise, entre la France et l'Angleterre, entre l'Italie et l'Autriche et ainsi de suite tout au long de siècles. Une 'meilleure' reconstruction et connaissance de l'histoire partagée du monde méditerranéen et de ses civilisations pourrait être la base d'un rapprochement et d'un dialogue, avec pour but de se confronter et d'entreprendre un chemin commun vers des formes de coopération et d'entente, comme on l'a déjà fait, dans une certaine mesure, dans des cercles plus restreints.

Si on regarde les événements tout récents, il n'y a pas de raison d'être optimiste au sujet du dialogue méditerranéen et, plus généralement, des possibilités d'une meilleure entente entre l'Europe et les autres pays du monde méditerranéen, entre nos convictions et valeurs et celles des autres. Mais c'est précisément le danger actuel qui nous impose des efforts pour aboutir à un dialogue. Sur le chemin du dialogue, l'histoire, la réflexion sur l'histoire et l'écriture d'une nouvelle histoire pourront nous aider, je dirais même qu'elles auront un rôle primordial pour proposer d'autres messages que ceux de la haine et du prétendu « choc de civilisations » et ouvrir le chemin vers la détente, la paix et à la coopération dans le cadre de notre monde méditerranéen.